Les Veillées : un genre éducatif universel ?

L'exemple de Mme de Genlis à l'articulation des XVIII^e et XIX^e siècles

Florence Boulerie

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/essais/9800>

DOI : 10.4000/essais.9800

ISSN : 2276-0970

Éditeur

École doctorale Montaigne Humanités

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 2014

Pagination : 65-79

ISBN : 978-2-9544269-2-1

ISSN : 2417-4211

Référence électronique

Florence Boulerie, « Les Veillées : un genre éducatif universel ? », *Essais* [En ligne], 4 | 2014, mis en ligne le 17 janvier 2022, consulté le 20 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/essais/9800> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/essais.9800>

Les Veillées : un genre éducatif universel ?

L'exemple de M^{me} de Genlis à l'articulation des XVIII^e et XIX^e siècles

Florence Boulerie

En s'intéressant à l'infatigable éducatrice que fut Madame de Genlis¹, auteure de plus de cent quarante titres au cours de son existence², dont une bonne part à visée directement pédagogique, l'intention n'est pas de mettre au jour un hypothétique « humanisme au féminin ». Certes l'amplitude de l'œuvre et la diversité des genres dans lesquels s'est exercée l'auteure offrent l'image d'un immense savoir livresque et d'une facilité étonnante de plume, mise à la disposition d'une instruction savante autant que morale. M^{me} de Genlis a ainsi donné au public « romans et essais, mémoires et ouvrages pédagogiques, dictionnaires et manuels de musique, de botanique, de mythologie, de langues étrangères, "leçons", poèmes en prose, pièces de théâtre de société et d'éducation, "caractères", journaux et "veillées", contes, récits historiques et correspondance³ » qui font d'elle une écrivaine prolifique, dont l'ambition éducative et civilisatrice aura survécu à la fin de l'Ancien régime, aux affres de l'émigration et aux remous du XIX^e siècle commençant. Cependant, notre étude ne portera pas sur la position de l'auteure dans le monde des gens de Lettres, ni sur la place qu'elle se fit parmi les écrivains pédagogiques de

- 1 « Stéphanie-Félicité Ducrest de Saint-Aubin, par son mariage comtesse de Genlis, [...] joignait à [un] savoir universel une pédantesque manie de régenter et d'enseigner autrui, qui se manifesta dès l'âge de six ans pour ne la quitter qu'à la mort [en 1830]. » C'est de cette façon peu amène que la présente la notice du *Dictionnaire pédagogique* de Ferdinand Buisson, en 1911. En réalité, c'est surtout à partir de son entrée dans la maison d'Orléans, auprès du duc et de la duchesse de Chartres, que M^{me} de Genlis commença à exercer ses talents d'éducatrice jusqu'à être nommée, le 6 janvier 1782, « gouverneur », fait inédit pour une femme, des enfants de la famille d'Orléans.
- 2 Cette évaluation des biographes est en deçà de la réalité car de nombreux manuscrits ont disparu au cours de déménagements précipités lors de la période révolutionnaire ; d'autres ont été détruits par l'auteure elle-même, selon ses propres affirmations.
- 3 François Bessire et Martine Reid, « M^{me} de Genlis, Littérature et éducation », CÉRÉDI, Centre d'Études et de Recherche Éditer / Interpréter (EA 3229), Université de Rouen et du Havre, 2008 [en ligne], disponible sur : <http://ceredi.labos.univ-rouen.fr/main/?madame-de-genlis-litterature-et.html> [page consultée le 22 mars 2013].

la fin du XVIII^e siècle⁴, non plus que sur son militantisme de femme auteure revendiquant une reconnaissance du génie littéraire et artistique féminin⁵. De l'œuvre immense de M^{me} de Genlis, nous ne retiendrons ici qu'un genre (celui des Veillées) et seulement deux titres : *Les Veillées du château* (1782) et les *Veillées de la chaumière* (1823), qui leur font écho à quarante ans de distance. Dans les deux cas, l'auteure soumet à un jeune public – et aux adultes chargés de son éducation – un texte conçu tout exprès pour la lecture éducative, mais alors que le premier ouvrage est fait pour être lu par les enfants de la noblesse, le dernier est destiné à la jeunesse laborieuse des campagnes, celle vouée à la paysannerie ou à la domesticité. La confrontation des deux œuvres conduit à s'interroger sur la permanence d'un type narratif malgré les profonds changements socio-politiques survenus entre les deux publications. Comment M^{me} de Genlis fait-elle face aux profonds bouleversements qui marquent le tournant du siècle ? Comment la célèbre auteure du roman épistolaire *Adèle et Théodore* (1782), qui définissait les principes de l'éducation du prince, en arrive-t-elle à se pencher sur l'éducation des enfants des « chaumières » en employant une forme littéraire identique (telle est du moins l'image donnée par le titre) à celle qu'elle employait en 1782 pour s'adresser aux héritiers des « châteaux » ?

La comparaison des *Veillées du château* et des *Veillées de la chaumière* permettra de soulever la question d'une éventuelle valeur pédagogique universelle du genre des Veillées. Notre étude s'intéressera d'abord à la forme des œuvres, examinant dans quelle mesure la structure narrative induite par le système de la veillée, qui implique la réunion réitérée de personnages lors de soirées consacrées à l'écoute de contes et de récits, soutient les exigences éducatives de l'auteure, quel que soit le public visé, et répond au besoin d'accompagnement de la lecture souvent théorisé par M^{me} de Genlis. L'on pourra toutefois se demander si des motifs idéologiques plus que pédagogiques ne sont pas à l'origine de l'emploi du genre en 1823, quand l'auteure envisage d'éduquer les paysans par la lecture. Genre hérité et non inventé, mais genre néanmoins détourné par M^{me} de Genlis, les Veillées interprétées ici par l'écrivaine offrent en effet, par la reproduction d'un cadre spatio-temporel *quasi* obligé, une remarquable stabilité de l'ordre du monde, ce qui ne laisse pas d'interroger sur l'apparente contradiction entre un cadre générique visiblement conservateur et le choix *a priori* progressiste que fait la pédagogue d'éduquer le peuple. Afin

4 Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval a montré les spécificités du théâtre d'éducation de M^{me} de Genlis en le mettant en perspective dans son siècle, depuis les *Conversations et Proverbes* de M^{me} de Maintenon jusqu'aux petites pièces de Berquin, de Garnier ou de M^{me} Campan (M.-E. Plagnol-Diéval, *Madame de Genlis et le théâtre d'éducation au XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire foundation, 1997, vol. 350).

5 Brigitte Louichon, dans son étude sur les romancières sentimentales au tournant du siècle, a mis en lumière l'influence des femmes écrivains, dont M^{me} de Genlis, sur le roman du XIX^e siècle [B. Louichon, *Romancières sentimentales (1789-1825)*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, coll. « Culture et société », 2009].

d'élucider cette tension, nous examinerons comment la structure idéologique du texte se double d'une conception linguistique et esthétique : éduquer par la lecture impose en effet, à l'auteure comme au critique, une réflexion sur le langage littéraire et sa possible – ou impossible – normalisation dans le cadre de la littérature éducative.

Les Veillées : un modèle de lecture dirigée

Mue par le vaste projet d'élever les enfants à la vertu et au savoir, M^{me} de Genlis n'a cessé de définir la place du livre et de la lecture dans le processus de formation, soit que la lecture devienne une thématique de ses fictions et de son théâtre⁶, soit que l'auteure théorise sur le sujet comme dans le *Cours de lecture* d'Adèle placé en appendice au roman *Adèle et Théodore*, venant détailler l'ordre et la nature des lectures convenables aux filles, sans oublier d'indiquer le temps qu'on doit leur consacrer quotidiennement. Il n'est pas difficile non plus de comprendre que la majeure partie de la production littéraire de M^{me} de Genlis est un essai de bibliothèque éducative : puisqu'il n'existe que trop peu d'ouvrages conçus pour les enfants et les jeunes gens, l'auteure supplée elle-même au manque, témoignant de la sorte que le livre est une préoccupation centrale de sa réflexion pédagogique. *Les Veillées du château* sont ainsi composées sur mesure pour entrer dans le plan d'éducation élaboré par M^{me} de Genlis pour les enfants de la noblesse, et exposé sous la forme du roman épistolaire *Adèle et Théodore*. Le personnage de la baronne d'Almane, dans la lettre XIV (tome premier) de cette fiction, imagine le livre idéal de l'enfance :

Il faudrait donc que ce livre, écrit avec une extrême simplicité, fût également touchant, instructif et varié ; la forme de petits contes détachés est la seule qui me paraisse convenable ; et je crois, si les sujets étaient bien choisis, que les charmes du naturel et de la naïveté suffiraient pour donner à cet ouvrage un degré d'intérêt dont vous n'avez peut-être pas d'idée⁷.

Or, ce livre est déjà tout fait⁸ : ce sont *Les Veillées du château*, dont M^{me} d'Almane s'attribue la paternité, dans un de ces effets de projection du réel au cœur de la fiction qu'utilise abondamment M^{me} de Genlis.

Les Veillées du château inaugurent-elles pour autant un genre nouveau ? Bien que l'ouvrage soit présenté par M^{me} d'Almane comme unique en son type, sans que cette originalité entache la modestie seyant à l'auteure,

6 Dans des pièces comme *La Lingère* et *La Marchande de modes* (*Théâtre d'éducation*, Paris, Lambert et Baudouin, 1780, t. IV) M^{me} de Genlis déconseille les romans, faisant toutefois une exception pour le *Paméla* de Richardson.

7 M^{me} de Genlis, *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation*, Introduction, édition, index et notes d'Isabelle Brouard-Arends, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Textes rares », 2006, p. 94.

8 M^{me} de Genlis fait dans cette lettre écho au procédé de retardement employé par Jean-Jacques Rousseau proclamant *Robinson Crusé* livre de l'enfance dans le livre III de l'*Émile* : la description du livre idéal précède la révélation du titre.

M^{me} de Genlis reconnaît ses dettes envers les conteuses du siècle précédent. « Les *Veillées du château* appartiennent aux prémices de la littérature de jeunesse, moment où celle-ci emprunte encore aux différents genres existants », commente Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval⁹. Dans la préface des *Veillées du château*, M^{me} de Genlis cite en effet dans l'ordre (qui est en réalité un vrai désordre chronologique) M^{lle} de Lussan, M^{lle} de Murat, M^{me} Gomez, M^{me} Durand, M^{me} de Villedieu, M^{lle} L'Héritier, M^{lle} de Scudéry, en mentionnant les titres de leurs ouvrages¹⁰. Or tous ces recueils qui portent parfois le nom de *Veillées* sont, dit-elle, « de pur agrément¹¹ ». Le genre relève d'une littérature de divertissement mondain : il s'agit d'occuper les soirées par des récits agréables amusant une petite société installée à la campagne. Quelques personnes de qualité réunies dans un lieu isolé des plaisirs de la ville prennent tour à tour la parole, pour lire ou raconter des histoires curieuses et souvent féeriques. Les récits tiennent généralement dans la limite d'un soir, et l'ouvrage en forme le recueil, uni par le récit-cadre décrivant les circonstances dans lesquelles sont dites les histoires, romans, nouvelles et contes de fées, et rapportant les commentaires des auditeurs. Liées au plaisir et se présentant comme le meilleur remède contre l'ennui, les *Veillées*, reposant sur une trame romanesque, n'ont *a priori* rien de pédagogique et, surtout, rien de populaire. Quand M^{me} de Genlis s'adressera en 1823 aux enfants des paysans en empruntant cette forme aristocratique, elle opérera un détournement du genre, modéré toutefois par l'absence de projet iconoclaste.

M^{me} de Genlis, comme d'autres pédagogues de la fin du XVIII^e siècle¹², adopte cette forme littéraire pour sa souplesse, assurant à la fois une continuité narrative et autorisant la diversité des sujets abordés : pour une éduca-

9 Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval, « Merveilleux ou rationnel : *Les Veillées du château* de M^{me} de Genlis », in Lise Andriès (dir.), *Le Partage des savoirs XVIII^e-XIX^e siècles*, Lyon, PUL, coll. « Littérature et idéologies », 2003, p. 157.

10 M^{lle} de Lussan (1682-1758), *Veillées de Thessalie* (1731-1732) ; M^{lle} de Murat (1670-1716), *Voyage de campagne* (1699) ; M^{me} Gomez (1684-1770), *Journées amusantes* (1722) ; M^{me} Durand (?-1736), *Proverbes dramatiques* (1699), *Petits soupers d'été* (1702) ; M^{me} de Villedieu (1640-1683), *Les Exilés* (1672-1673) ; M^{lle} L'Héritier (1664-1734), *La Tour ténébreuse et les jours lumineux, contes anglais* (1705) ; M^{lle} de Scudéry (1607-1701), *Les Jeux, servant de préface à Mathilde* (1702).

11 M^{me} de Genlis, *Les Veillées du château ou cours de morale à l'usage des enfants*, par l'auteur d'*Adèle et Théodore*, Paris, Lambert et Baudouin, 1784, t. I, p. VI. Notre édition de référence. Le texte a été publié chez le même éditeur en 1782.

12 Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval évoque les *Entretiens, drames et contes moraux* de M^{me} de La Fite (1778), dont la composition « montre que la technique du "magasin", encore appelé "conversations" ou "veillées" relève d'une vision encyclopédique de la littérature enfantine. Au lieu de composer des livres de contes, pièces de théâtre, d'anecdotes ou de morceaux de vulgarisation scientifique, l'auteur juxtapose ces différents genres en les insérant dans un récit-cadre, celui des leçons dispensées par un adulte omniscient et tout-puissant » (M.-E. Plagnol-Diéval, *op. cit.*, p. 330). Nous ajouterons cependant que les trois genres diffèrent par leur rapport à la temporalité, et notamment au temps du loisir. D'ailleurs, M^{me} de Genlis, qui cite l'ouvrage de M^{me} de La Fite dans le *Cours de lecture* d'Adèle n'en fait pas l'équivalent de ses *Veillées*.

trice souhaitant multiplier les objets des leçons, le genre est idéal. Chaque récit enchâssé introduit une leçon particulière que le récit enchâssant peut commenter sur le mode de l'entretien (phase de théorisation), ou mettre en pratique sur le mode de la fiction narrative (phase d'application). Le lecteur des Veillées n'est pas laissé à lui-même, libre interprète d'histoires qui s'accumuleraient sans lien et sans éclairage : les obscurités des histoires enchâssées sont levées par les dialogues enchâssants ; du coup, le genre est censé produire une transparence du sens bénéfique aux apprentissages. Les Veillées donnent le modèle de la lecture dirigée que M^{me} de Genlis juge seule valable pour l'éducation des jeunes enfants. Dans *Adèle et Théodore*, les lectures sont entrecoupées de questions et de commentaires ; les livres sont toujours sélectionnés rigoureusement par l'éducatrice ; au besoin, ils sont réécrits. D'autre part, le système de composition des Veillées empêche que les leçons ne se fassent que sur le mode théorique, dans un dialogue abstrait dont la sécheresse pourrait être déplaisante. « Ce ne sont point de froids raisonnements qui rendront les hommes meilleurs, ce sont des exemples frappants, des tableaux faits pour toucher et s'imprimer fortement dans l'imagination : c'est enfin la *Morale mise en action*¹³ », commente M^{me} de Genlis en employant l'une des formules à la mode de la littérature scolaire des années 1780¹⁴. Forte de ces convictions, l'auteure choisit une forme littéraire permettant de réussir l'alliance de l'imagination et de la raison en donnant une cohérence sensible au disparate, mais aux Veillées mondaines faisant un large usage du conte merveilleux, elle substitue des Veillées retirées et sages où l'on racontera des histoires vraies : « toutes ces imaginations fantastiques [des contes de fées] ne peuvent donner à des enfants que des idées fausses¹⁵ », tandis que faire de l'auteur « un historien scrupuleusement exact et fidèle » produit une « profonde impression¹⁶ » sur les jeunes lecteurs.

Une structure générique idéologiquement conservatrice

Les Veillées se prêtent bien à cet effet de vérité : les personnages sont à l'écart du monde, ils s'essaient à la vie champêtre pour une durée plus ou moins limitée de leur existence. Douce parenthèse au milieu des trépidations du monde, temps de repli, de repos, de refuge, elles tournent l'âme vers le sentiment de la nature et renforcent les liens intimes de la petite société qui

13 M^{me} de Genlis, *Les Veillées du château*, op. cit., p. VIII.

14 Voir les ouvrages du Père Guibaud (*La Morale en action*, Lyon, frères Périsse, 1783) et plus tard de Laurent-Pierre Béranger (*La Morale en action, ou Élite de faits mémorables et d'anecdotes instructives, propres à faire aimer la vertu et à former les jeunes gens dans l'art de la narration, ouvrage utile à Messieurs les Élèves des Écoles militaires et des collèges*, Lyon, Paris, Périsse, 1789, édition augmentée du même ouvrage paru en 1787).

15 M^{me} de Genlis, *Adèle et Théodore*, op. cit., p. 94.

16 *Ibid.*, p. 95.

les anime. Le genre a cet air d'authenticité propre à imprimer durablement les leçons. « Cet ouvrage est particulièrement consacré aux enfants destinés à vivre à la campagne » et doit plaire aux mères « retirées dans leurs châteaux », explique l'auteure. Il y a là « un mode de vie si doux, si vertueux, dont je n'ai su peindre qu'imparfaitement le charme et la tranquillité¹⁷ ». Les Veillées sont le genre emblématique du fantasme rural d'une partie des gens de lettres de la fin du XVIII^e siècle, fantasme que M^{me} de Genlis ne renie pas en 1823, puisqu'elle place en exergue aux *Veillées de la chaumière* deux citations bien caractéristiques : la première est du cardinal de Bernis (« La vertu sous le chaume attire nos hommages¹⁸ ») ; la seconde vient du *Spectateur* anglais (« Le vrai bonheur est d'une nature solitaire, et l'ennemi de la pompe et du bruit¹⁹ »). Une raison supplémentaire justifie cette permanence de l'idéalisation morale des campagnes au début du XIX^e siècle chez notre écrivaine : au retour d'émigration, qui est la situation des personnages de la fiction dans l'ouvrage de 1823, les campagnes apparaissent comme le refuge de la modestie, de la probité et du respect du prochain dans un monde désormais corrompu. Alors qu'à Paris les ouvrières « travesties » jouent « à la madame²⁰ » à la promenade, aux bras de garçons de boutique transformés en élégants, dans les villages de province se maintient une honnêteté obéissante et sans fard. Le genre des Veillées, inscrit dans le contexte rural, est un gage d'édification morale que M^{me} de Genlis juge tout aussi valable pour les jeunes aristocrates de l'Ancien régime que pour les paysans du nouveau siècle.

En 1823, le genre littéraire des Veillées semble aux yeux de M^{me} de Genlis conserver toute son efficacité éducative. En fait, l'auteure s'appuie sur ses succès antérieurs pour conforter cette position pédagogique dominante : la meilleure garantie offerte par les nouvelles Veillées n'est autre que l'existence des premières ! M^{me} de Genlis qui, comme beaucoup d'écrivains pédagogues, pratique l'autoréférence, ne s'en prive pas en 1823, tant dans la préface, traitée sous forme d'une scène dialoguée, où elle renvoie aux *Veillées du château* le jeune homme qui l'interroge sur l'avancement de son ouvrage²¹, que dans le corps du récit où elle fait dire à l'un de ses personnages : « Pendant qu'on lit

17 M^{me} de Genlis, *Les Veillées du château*, op. cit., p. XV.

18 Ce vers, tiré du poème antiphilosophique de Bernis, *La Religion vengée* (chant V, « le Spinosisme ») est placé également en exergue à *La Rosière de Salency* dans le *Théâtre d'éducation* de 1780. Le poème du cardinal de Bernis aurait été commencé en 1737 ; l'édition définitive en est posthume, en 1795.

19 Joseph Addison, *The Spectator*, samedi 17 mars 1711. La citation figure en langue originale dans *Adèle et Théodore* : « True happiness is of a retired nature, and an enemy to pomp and noise » (Genlis, *Adèle et Théodore*, op. cit., p. 77). Il s'agit alors de la devise gravée sur la porte de la maison languedocienne où s'est retirée la famille d'Almane et que décrit la baronne à sa correspondante, la vicomtesse de Limours (t. I, lettre IX).

20 M^{me} de Genlis, *Les Veillées de la chaumière*, Paris, Lecoq et Durey, 1823, p. 5.

21 *Ibid.*, p. VII.

chez nos maîtres les *Veillées du château* je vais donc commencer les *Veillées de la chaumière*²² ». Quarante ans après, il ne s'agit pas de refaire les *Veillées du château* ni de les moderniser, il n'est pas question non plus de leur donner une suite : le livre initial semble en effet toujours servir de modèle à l'éducation nobiliaire. Le nouvel ouvrage de M^{me} de Genlis est donc conçu comme un livre complémentaire, dont la réception est envisagée comme parallèle à celle des précédentes *Veillées*. Du château à la chaumière, c'est le destinataire qui change, mais les nouvelles Veillées ne rendent pas caduques les anciennes. De fait, le nouveau lecteur ne se substitue pas à l'ancien ; il ne le remplace pas ; il s'ajoute au lecteur des premières Veillées sans se confondre avec lui. Très sensible aux démarcations entre les ordres de la société, M^{me} de Genlis ne conçoit pas un lectorat uniformisé par un égalitarisme postrévolutionnaire. L'auteure différencie bien les deux publics auxquels elle s'adresse dans deux ouvrages qui se font écho sans se superposer, mais l'on remarquera que le lecteur du « château » peut lire les textes faits pour les « chaumières », alors que la réciproque n'est pas vraie. Ainsi, les *Veillées de la chaumière* sont dédiées au jeune Léon de Montesquiou, auquel est promis un bel exemplaire richement recouvert, charge à lui d'en distribuer trois autres, reliés communément, dans les mesures proches de sa demeure. Car ce qui ne change pas, d'un texte à l'autre, est bien l'espace rural avec son château, son village et ses fermes plus isolées. Certes le lieu de la veillée change, et l'on se déplace du salon des châtelains à la salle d'une ferme, mais ce déplacement ne fait pas disparaître la structure du monde définie en 1782.

M^{me} de Genlis n'essaie pas de nous faire croire que rien n'a changé entre 1782 et 1823 : au contraire, en plaçant sa fiction des « chaumières » vers 1815, au retour d'émigration et au moment de la Restauration, elle prend soin de décrire les modifications de Paris, puis de la campagne tourangelle où viennent s'installer ses personnages. L'espace a été marqué profondément par le politique. *Les Veillées de la chaumière* n'occultent pas la violence de l'histoire : l'on traverse à Paris « la place ensanglantée de la révolution²³ » et l'on trouve en Touraine un château en ruine, une chapelle détruite, un jardin dévasté et des ormes coupés par les révolutionnaires. Les êtres sont aussi touchés que les lieux ; les émigrés ont connu vingt ans d'exil et de deuil, les autres sont marqués par la souffrance et la mort : « Presque tous les jeunes gens avaient été tués dans les armées de la République ou de l'Empire ; ceux qui avaient survécu à ces désastres étaient si vieillis que l'on pouvait à peine les reconnaître²⁴ ». Amertume et désenchantement donnent la tonalité de ce retour au pays. Pour autant, M^{me} de Genlis n'est pas du style à se laisser

22 *Ibid.*, p. 20.

23 *Ibid.*, p. 2.

24 *Ibid.*, p. 2-3.

entraîner à de vaines protestations politiques : elle ne réclame pas un retour en arrière, à l'identique, effaçant la période révolutionnaire. Elle s'appuie plutôt sur des faits et tire parti de toutes les expériences pour proposer une disposition nouvelle de l'édifice social qui puisse être dans une continuité harmonieuse avec l'ancien monde. Ainsi, des *Veillées du château* aux *Veillées de la chaumière*, l'on retrouve le même « personnel romanesque » : une famille de la noblesse (dans les *Veillées du château* le marquis de Clémire, sa femme, sa belle-mère la Baronne, leurs filles Pulchérie et Caroline, leur fils César, respectivement âgés de sept, huit et neuf ans ; dans les *Veillées de la chaumière* le comte Alfred d'Ormélis, sa femme, leurs trois enfants Tiburce, Louis et Henriette, qui ont vingt-deux, dix et quatorze ans), des domestiques fidèles et bien éduqués (Rosalie et Morel en 1782 ; Laurent et sa sœur Brigitte en 1823), des paysans vertueux (le petit Augustin en 1782 ; la famille de Laurent et Brigitte en 1823). Certes dans les secondes Veillées, la place des domestiques et des paysans est plus importante : alors qu'ils étaient de simples personnages des histoires en 1782, ils acquièrent le statut de conteurs en 1823, et ce changement est de taille, attestant que quelque chose a vraiment changé avec la Révolution. Mais M^{me} de Genlis n'avait pas écarté les paysans dans son premier ouvrage, de même qu'elle n'élimine pas les seigneurs dans le second. Par delà la Révolution, une certaine continuité est possible, laissant l'espoir d'une harmonie sociale : les villageois font bon accueil au comte et à sa famille parce que « loin d'avoir abusé de leurs droits, [les anciens seigneurs] ont été en général aussi bienfaisants qu'équitables²⁵ ». Dès lors, dans la fiction de 1823, les dons se font dans les deux sens : les châtelains offrent une fête aux villageois et les dames du château dansent avec les paysans « comme jadis », écrit l'auteure²⁶ ; en retour, le peuple fait les frais de la Saint-Louis, témoignant sa reconnaissance aux cris de « Vive le Roi, vivent les Bourbons !²⁷ ». Mais rien de cela ne peut être entendu, ni même su, à Paris, note l'auteure : le bonheur villageois apparaît comme une enclave utopique dans le cours de l'histoire. Dans cet ordre imaginé par la fiction de 1823, l'amour du prochain et le respect des différences de classe assurent un bonheur que l'égalité, toujours perçue par M^{me} de Genlis comme un mensonge éhonté démenti continuellement par les comportements réels, n'apporte pas.

25 *Ibid.*, p. 10.

26 *Ibid.*, p. 11. Ce « jadis » sonne davantage comme un écho à la mythologie de l'Âge d'or que comme une référence historique à l'Ancien régime. Les représentations rurales chez M^{me} de Genlis prennent souvent un aspect utopique. Isabelle Brouard-Arends remarquait par exemple les similitudes entre le Clarens de *La Nouvelle Héloïse* et la propriété languedocienne d'*Adèle et Théodore* (I. Brouard-Arends, Introduction, in M^{me} de Genlis, *op. cit.*, p. 37). Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval notait chez l'auteure la tendance à « retrouver par l'exercice conjoint de la vertu une sorte d'âge d'or qui efface les contraintes sociales au profit de pseudo-rapports familiaux » (M.-E. Plagnol-Diéval, *op. cit.*, p. 162).

27 M^{me} de Genlis, *Les Veillées de la chaumière*, *op. cit.*, p. 67.

Un potentiel progressiste exploité en mode mineur

Il ne faudrait pas en conclure que notre éducatrice est hostile aux basses conditions et cherche à maintenir le peuple dans un état d'ignorance : l'objectif du livre de 1823 est bien d'éduquer les villageois. Après avoir consacré une partie de sa vie à l'éducation des nobles et des princes (faut-il rappeler qu'elle a été gouverneur du futur Louis-Philippe ?), l'auteure s'adresse au peuple rural. Cependant, à une éducation à l'égalité politique (qu'elle dénonce), M^{me} de Genlis préfère une éducation à l'égalité morale : tous les hommes ne sont pas égaux par leur nature même, qui est très différenciée selon elle, mais ils ont tous la même capacité morale, que les leçons sagement conduites peuvent développer. Les paysans peuvent comprendre « parfaitement tout ce qui est beau, tout ce qui a de l'élévation, et tout ce qui est moral²⁸ », dit-elle dans sa Préface de 1823. Afin que ce principe soit bien compris de son interlocuteur, le jeune Léon de Montesquiou, elle précise : « par exemple, ils ne goûteraient nullement les *Maximes de la Rochefoucault* [parce qu'elles stigmatisent des mœurs corrompues qui leur sont étrangères] et ils entendraient fort bien les *Pensées de Pascal*²⁹ ». Depuis les années 1780, M^{me} de Genlis s'est intéressée à l'éducation du peuple sans condescendance et sans mépris : elle est même l'une des premières, après M^{me} Leprince de Beaumont en 1768³⁰, à avoir écrit des ouvrages spécialement destinés à cette classe de la population. Son *Théâtre d'éducation*³¹, avec quelques pièces composées pour enseigner des principes de conduite vertueuse aux jeunes filles de village, aux lingères et filles de boutique, est exemplaire. Dans les *Veillées du château*, elle fait dire à la marquise : « j'aime m'entretenir avec des paysans ; leur simplicité, leur naturel m'intéresse et m'attache³² », et, plus loin, « qu'il n'est point d'état dans lequel on ne puisse trouver des vertus sublimes³³ ». La période de l'émigration, qui fait le fonds où puisent les récits des conteurs de la fiction de 1823, en fournit de nombreuses preuves. Les *Veillées de la chaumière* mettent au centre Laurent et Brigitte, qui ont servi leurs maîtres pendant les vingt ans d'errance européenne : ils en ont tiré une expérience et un savoir inégalables. Laurent est devenu jardinier, mais il n'est pas un jardinier ordinaire : il a créé des parcs dans toute l'Europe et peut restaurer avec splendeur le jardin dévasté de Touraine. Brigitte, femme de chambre, est suffisamment éduquée pour s'élever au statut de concierge du château. Tous les deux s'affranchissent de leur condition initiale de domestique : le retour à la terre natale porte à son apogée leur

28 *Ibid.*, p. XVI.

29 *Ibid.*, p. XVI-XVII.

30 M^{me} Leprince de Beaumont, *Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne*, Lyon, Pierre Bruyset-Ponthus, 1768.

31 M^{me} de Genlis, *Théâtre d'éducation*, *op. cit.*

32 M^{me} de Genlis, *Les Veillées du château*, *op. cit.*, p. 88.

33 *Ibid.*, p. 89.

destin social. Ils s'installent. Ses gains permettent à Laurent d'acheter un terrain, de faire construire une maison, et finalement de prendre femme. Sans prétendre devenir les maîtres, Laurent et Brigitte offrent des images de réussite et d'ascension sociale : M^{me} de Genlis propose à ses lecteurs des campagnes des modèles qui ne sont pas de simple stabilité ou de reproduction familiale, mais entrent bien dans un cycle moderne de progrès.

Sans doute peut-on repérer ici une évolution notable de l'auteure par rapport aux conceptions idéologiques qu'elle mettait en scène dans le théâtre d'éducation du début des années 1780 qui, selon Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval, témoignait de la possibilité de « perfectionnement moral » des personnes de petite condition, mais excluait toute ascension sociale³⁴. Les histoires d'émigration rapportées par les deux personnages principaux des *Veillées de la chaumière* démontrent que désormais un tel changement d'état est concevable : un maître d'hôtel devenu riche restaurateur ; un valet doué pour la musique épousant une riche irlandaise et faisant carrière dans les concerts ; une jeune et belle femme de chambre se mariant à un riche négociant allemand touché par la vertu et la générosité dont elle a fait preuve envers sa maîtresse, aristocrate souffrante et dépossédée de tous ses biens : les récits des anciens domestiques de l'émigration abondent en faits de vertu (dévouement, générosité, esprit de sacrifice pour le maître exilé et pauvre) préluant à une ascension sociale (enrichissement, reconnaissance publique, voire même « adoption » par le noble en exil comme dans le cas de la femme de chambre Rosalie³⁵). Alors que les paysans des *Veillées du château* étaient surtout des exemples de pureté de cœur, engageant les nobles à la bienfaisance par leur douce soumission à la misère, les gens du peuple des *Veillées de la chaumière* s'élèvent dans la société, mais cela dans le respect des égards dus, selon l'auteure, à l'ancienne noblesse et tout en faisant preuve de la même fidélité aux engagements pris, de la même générosité allant jusqu'au sacrifice, et de la même obéissance à la Providence. Le monde de M^{me} de Genlis, malgré tout, a bougé : les places n'y sont pas interchangeables, mais le nouveau contexte sociopolitique permet une mobilité peu envisageable auparavant. Sur ce point, notre lecture des *Veillées* de 1823 rencontre celle que Malcom Cook faisait en 2005 de la nouvelle *Thérésina* (1826), en la comparant au roman d'éducation *Adèle et Théodore* : « *the identity of the educated changed as the demands of society had been transformed by social and industrial revolution and by constraints and expectations of a new age*³⁶ ».

34 M.-E. Plagnol-Diéval, *op. cit.*, p. 156.

35 Dans cet exemple, l'adoption suit un processus original puisque c'est Rosalie qui pose comme condition à son mariage avec le riche allemand qu'il adopte sa maîtresse, M^{me} Du ***, comme si elle était sa mère.

36 Malcom Cook, « Writing for charity: M^{me} de Genlis and *Thérésina* », *Eighteenth-Century Fiction*, 2005, vol. 17, n° 3, p. 13.

« Une grande naissance n'est qu'un avantage d'opinion ; mais l'éducation établit entre les hommes une véritable inégalité ; une personne raisonnable, instruite, éclairée, n'admettra point dans sa société intime, une personne ignorante, grossière, imprudente, et remplie de préjugés³⁷. » Dès 1782, M^{me} de Genlis plaçait ces réflexions dans la bouche de la jeune marquise de Clémire retirée dans le vieux château de Bourgogne au départ de son mari pour la guerre. Quarante ans plus tard, l'auteure n'a guère changé d'avis mais, par son activité littéraire et pédagogique, elle fait en sorte que l'éducation soit mieux partagée. En écoutant les histoires de Laurent et Brigitte, les jeunes filles du village tourangeau sentent « que l'on peut tout attendre du ciel avec une conscience pure, le goût du travail et des sentiments nobles³⁸ ». Alors que les premières Veillées s'adressaient aux enfants et aux adolescents de l'aristocratie afin de leur faire sentir ce qui, d'après les conceptions de M^{me} de Genlis, était leur vraie place et la nature exacte de leur rang, les suivantes cherchent à éveiller (ou à développer) la beauté morale chez les jeunes gens des villages.

La différenciation linguistique, pivot idéologique du genre pédagogique

En passant d'un public à l'autre, certains paramètres du langage littéraire sont cependant amenés à changer. Les expressions des paysans « sont souvent comiques », disait la marquise, mais elles ne sont « jamais basses. Leur tour d'esprit original et singulier rappelle les grâces naïves et piquantes de nos vieux auteurs français³⁹ ». Le langage des paysans peut susciter une émotion esthétique accrue par une certaine nostalgie des origines : il est un langage différent, remarquable par son altérité qui ramène paradoxalement à l'identité première. Propice à l'épanchement des vérités de cœur, il n'est pas le langage du récit mais il est le langage auprès duquel les personnages du récit des « châteaux » forgent leur moralité et renforcent leur noblesse de sang. En 1823, la question du langage se pose autrement car le peuple prend place parmi les narrateurs principaux des veillées. M^{me} de Genlis doit adopter un autre style et justifier les niveaux de langage qu'elle introduit dans ses Veillées : ni trop peuple, ni pas assez peuple, l'écrivaine cherche un équilibre qui puisse mettre le lecteur sur la voie d'un progrès de l'expression qui soit aussi une image du progrès moral. Il n'est plus question d'user des « tours » de langage paysan comme de témoignages d'une vertu primitive, mais plutôt d'épurer le langage en allant vers un effet de naturel poli par la culture urbaine. Certes les conteurs des chaumières, par souci de réalisme, n'auront pas « le grand genre », mais seulement « un langage assez

37 M^{me} de Genlis, *Les Veillées du château*, op. cit., p. 10-11.

38 M^{me} de Genlis, *Les Veillées de la chaumière*, op. cit., p. 40.

39 M^{me} de Genlis, *Les Veillées du château*, op. cit., p. 88.

correct⁴⁰ » : ils sauront tenir « un juste milieu » sans verser dans une élégance déplacée ni tomber dans un parler ignoble. Quand M^{me} de Genlis cède à l'imitation du parler paysan, avec ses fautes de prononciation et de syntaxe, c'est pour rejeter un personnage fautif, comme cette Agathe, mauvaise femme de chambre « bavarde, impertinente et tracassière » qui, renvoyée du château, finit ses jours à l'hôpital. Dans la petite comédie qu'invente l'auteure pour mettre en scène Agathe face à Brigitte, le contraste des langages est flagrant. Chez la première l'imperfection des mots amplifie l'étroitesse des vues, chez la seconde la qualité des phrases conforte la clarté de l'esprit et la droiture des mœurs⁴¹. Cela ne signifie pas que Brigitte parle comme la comtesse d'Ormélis, mais qu'elle a épuré son langage au contact de la noblesse, accordant ses mots à sa vertu, sans pour autant renoncer à la spontanéité campagnarde : chez elle, mais sans doute plus fréquemment chez son frère jardinier, l'admiration, la surprise ou, plus généralement, toute émotion un peu vive, trouve à s'exprimer sous une forme imagée. « Oh ! c'est bien beau, si ce n'était leur baragouin⁴² », s'exclame Laurent au sujet des Gallois ; plus loin, il témoigne de son séjour à Hambourg en ces termes : « c'est là une ville !⁴³ » où l'on retrouve un peu de cette naïveté que l'écrivaine attribue au peuple des campagnes.

La question du langage est centrale dans le passage des Veillées du château à celles de la chaumière : loin de n'être qu'une donnée anecdotique prétexte à quelques effets de style, il s'agit là de définir la littérature pédagogique adaptée à chaque classe de la société. Le texte d'éducation ne saurait procéder par simple mimétisme : il faut donner le ton, fournir le vocabulaire (et M^{me} de Genlis ajoute à la fin du volume de 1823 un lexique à l'usage des jeunes paysannes voulant se placer⁴⁴) et désigner les contre-exemples, qu'ils soient du côté du langage mal dégrossi, ou bien de celui, plus inattendu, du langage littéraire mal entendu. Deux fictions des *Veillées de la chaumière* sont significatives et éclairantes pour notre réflexion : l'histoire de « La cuisinière romanesque », une jolie Clotilde amatrice de romans et de mélodrames, et celle du « Paysan politique », qui lit Voltaire et le journal en négligeant ses devoirs des champs. La première se ridiculise en empruntant des répliques aux drames qu'elle va voir à la Gaîté ; elle parle comme on joue sur une scène et s'imaginer en héroïne d'une histoire d'amour invraisemblable qui l'unirait à son maître. Le second se pique de politique et se laisse détourner de ses devoirs par les articles d'un journal qui brandit prophétiquement la menace de troubles nouveaux. La leçon donnée par M^{me} de Genlis est claire : aux paysans ne convient pas le langage artificiel du théâtre comique, non plus que celui, outré et faux, du

40 M^{me} de Genlis, *Les Veillées de la chaumière*, op. cit., p. XII.

41 *Ibid.*, p. 54-66.

42 *Ibid.*, p. 22.

43 *Ibid.*, p. 24.

44 *Ibid.*, p. 261 sqq.

journal et du pamphlet. Quand on parle encore avec cet accent qui déforme les mots (le paysan politique, Jérôme, dit « sièque » au lieu de « siècle » et « cheux » au lieu de « chez », ce qui donne une réplique aussi savoureuse que celle-ci : « Depuis la révolution il faut tout lire ; il faut profiter des lumières du sièque : N'avons-nous pas cheux nous un Voltaire ?⁴⁵ »), il ne convient pas de lire la prose exaltée des romans ni les amphigouris des journaux. Il est remarquable que M^{me} de Genlis ait fait relayer ces leçons, dans sa fiction, par les personnages appartenant à la famille du château : c'est de la comtesse que Brigitte tient l'histoire de Clotilde, et c'est Tiburce, le fils aîné du comte d'Ormélis, qui lui a donné le texte du *Paysan politique* qu'elle lit à la huitième veillée. La lecture du peuple est donc dirigée par les maîtres qui la canalisent vers les genres acceptables et sans risques.

Il est donc des genres littéraires défendus, parce que mettant en danger la raison pratique du peuple ; et d'autres, en nombre plus limité, propices à élever la moralité populaire. Parmi ces genres favorables figurent les Veillées, mais à condition de les expurger de tout contenu dangereusement romanesque ou féerique. Les *Veillées du château* comprenaient des contes et de courts romans, mais l'auteure y rejetait déjà l'illusion du merveilleux et le romanesque faux, tant dans sa Préface que par la bouche de la marquise de Clémire qui, indignée de trouver ses filles plongées dans la lecture des contes de M^{me} d'Aulnoy, prêtés par une domestique, se mettait notamment au défi de composer un conte merveilleux, dont tout le merveilleux serait vrai⁴⁶. Si les lecteurs du château doivent éviter les lectures pernicieuses, le principe est encore plus exact pour ceux des chaumières, si sensibles aux superstitions populaires et si crédules devant l'autorité du livre. La fiction est d'une lecture envisageable pour les jeunes gens de l'aristocratie, mais les histoires que l'on destine aux lecteurs des campagnes doivent toutes être « exactement vraies » et attestées par témoins. Pour sortir le peuple de l'ignorance, M^{me} de Genlis, comme beaucoup de ses contemporains, compte sur une littérature de vérité pratique et un réalisme éloignant – c'est bien sûr un paradoxe – les mécanismes de l'illusion. Notons enfin que ce réalisme ne doit pas nécessairement être une écriture prosaïque : la littérature faite pour l'éducation du peuple villageois admet la forme versifiée, mais à condition qu'elle passe en chansons, romances de la vie des champs aux apparences bien naturelles, mais pourtant également composées par le jeune seigneur Tiburce comme « Le printemps est de retour » et « Les funérailles d'Imogène », preuves supplémentaires que toute voix populaire, même sous l'air spontané du chant, ne saurait se passer de l'art des maîtres.

45 *Ibid.*, p. 112.

46 Ce sera *Alphonse et Dalinde, ou la féerie de l'art et de la nature, conte moral*, qui occupe sept veillées, auxquelles s'ajoutent les sept ou huit veillées nécessaires à la lecture des notes érudites destinées à éclairer le merveilleux scientifique de l'histoire.

Dans les *Veillées de la chaumière*, l'on perçoit encore les voix du château : ce sont elles qui, finalement, conduisent les lectures et transmettent la littérature convenable au peuple. Ce sont elles aussi qui élèvent le langage sans égaliser les rangs, libèrent la parole des villageois sans lui laisser la bride sur le cou. Le peuple ne saurait être son propre éducateur, et l'on soulignera que les *Veillées de la chaumière* ne sont pas composées à l'imitation de celles du château, qui structureraient la relation pédagogique autour des figures maternelles de la mère et de la grand-mère. La sœur et le frère (Brigitte et Laurent) n'incarnent pas la transmission naturelle des valeurs d'une génération à la suivante, comme le pouvaient les personnages de M^{me} de Clémire et de la Baronne ; aussi ne sont-ils pas les substituts populaires des instances narratives des *Veillées du château*, mais leurs intermédiaires, aptes à restaurer par une langue médiane à mi-chemin du langage populaire et du langage de la noblesse, le lien patriarcal des paysans à leur seigneur. Tel que le pratique M^{me} de Genlis, le genre des *Veillées* ne saurait donc apparaître comme un genre pédagogique universel : hérité des salons de l'aristocratie, il continue à véhiculer une idéologie marquée. Il n'en reste pas moins que la forme aimable des *Veillées* offre à M^{me} de Genlis le cadre idéal pour exercer ses talents de conteuse pédagogique, de dramaturge et de moraliste, mais aussi de mémorialiste, captant le sens d'une époque qui a mis fin aux charmes de la bienfaisance pour lui substituer l'action philanthropique axée sur le progrès social. D'une Veillée à l'autre, dans la continuité d'une écriture qui n'en finit pas de porter l'espérance d'une harmonie sociale, c'est cette distance historique que le lecteur d'aujourd'hui peut sentir.

Florence Boulerie

EA 4593 CLARE - CEREC

Université Bordeaux Montaigne

Florence.Boulerie@u-bordeaux-montaigne.fr

Résumé

Cette étude compare deux ouvrages de M^{me} de Genlis, *Les Veillées du château* (1784) et *Les Veillées de la chaumière* (1823) afin d'évaluer l'efficacité pédagogique d'un genre emprunté par l'auteure à la sociabilité mondaine. Assurant une mise en scène de la lecture, le genre des *Veillées* permet de diriger la réception des histoires racontées dans un cercle de famille ou de voisins tout en transmettant les valeurs conservatrices de l'Ancien régime. Pourtant, en 1823, quand elle veut éduquer le peuple, M^{me} de Genlis paraît avoir un projet plus progressiste : l'emploi de la forme de la Veillée pour les lecteurs des basses classes signifie-t-il que l'éducatrice procède à l'effacement des rangs ?

Mots-clés

Genlis, *Veillées*, littérature pédagogique, éducation du peuple, langue populaire.

Abstract

This article compares M^{me} de Genlis's Veillées du château (1784) to her Veillées de la chaumière (1823). The aim is to evaluate the pedagogical efficiency of the genre, taken from the aristocratic sociability. As it shows the lecture in acts, the genre allows the author to guide the reader towards the desired reading of the stories told in a family circle, and assumes the transmission of conservative ideas. But in 1823, M^{me} de Genlis writes for the peasantry and lower classes, using the same genre: does that mean that differences between ranks and classes are being erased?

Keywords

Genlis, Veillées (Evenings), pedagogical literature, common people education, popular language.